

Bleu Royal

Gris. Le ciel était gris. Et comme le veut cette nature si parfaite dans laquelle nous vivons et où tout prend la couleur du ciel, le monde entier était gris. Mais bien avant le gris monde, sa veste était grise. Un souvenir étrange à avoir, une veste grise. Anodin. Et pourtant si unique, si singulier de par sa banalité. Je m'en souviens peut-être par le contraste que ce gris si terne formait avec la couleur de sa peau, un délicat mélange de couleurs trop rarement mêlées d'ordinaire. Une chose merveilleuse, les couleurs. Curieuse et intrigante. De ces choses dont on ne pourrait s'imaginer se passer. Je sais en tout cas qu'un monde sans couleurs, sans contrastes, ne vaudrait pas la peine pour moi d'être vécu. J'ai grandi dans les couleurs, je me suis forgé dans des mélanges de teintes raffinées, j'ai construit mon caractère en suivant l'idée selon laquelle on peut attribuer à chaque chose qui nous entoure une couleur bien particulière. Ce nénuphar qui flotte là-bas, en-dessus de moi, je le vois moi-même d'un rouge étonnant, et je vois ces algues d'une teinte que d'aucuns appellent le violet. Mais sa veste, je ne la voyais qu'en gris.



Il arrive des choses singulières dans une vie humaine, des rencontres, des opportunités, des événements marquants. Pour mon compte, je n'ai commencé à voir le monde en couleurs qu'à l'âge de sept ans. J'étais né avec une rétine défectueuse, un manque de ce qu'ils appelaient les "cônes", pour me parler avec des termes imagés qui déjà me paraissaient insultants, et des pupilles d'un bleu royal. J'ai vécu ma petite enfance dans le noir, littéralement, baigné de rares taches de blancs ou de subtiles nuances de gris.

Je me réveillai cependant un matin et ouvris mes volets, imprudent comme nous le sommes tous, pour me retrouver confronté à ce dont parlaient les journaux, que je ne comprenais pas, depuis des semaines. Mes yeux se livrant à un combat qu'ils ne pouvaient gagner contre un astre à moitié couvert me forcèrent à détourner le regard après quelques secondes. Je hurlai et je me protégeai en laissant échapper un cri, virant en un de ces pleurs d'enfants qui suffisent à faire accourir les parents. Les miens prirent conscience de ma mésaventure : mes yeux bleus s'étaient vidés de toute couleur, délavés et asséchés pour ne donner qu'un gris vaguement azuré, et mes rétines s'étaient éveillées par un quelconque miracle.

J'avais passé mon enfance à imaginer les couleurs, à en attribuer arbitrairement à mon environnement. Les mers étaient rouges, les prés étaient bleus et le ciel était gris. Mais à sept ans, je voyais. Une éclipse m'avait aveuglé et j'en étais sorti voyant. Je voyais enfin les couleurs, mais il ne me fallut que quelques semaines pour comprendre que les teintes que je voyais étaient absurdes, inconcevables. Les gens acquiesçaient quand je leur désignais l'herbe verte qui, pour moi, était bleue, mais ils me regardaient avec un regard désolé quand je leur parlais du ciel gris.

Le gris est la seule couleur que je n'ai jamais vraiment connue.

...

Sa veste était grise. C'était la première fois que quelque chose me paraissait familier. J'avais passé ma vie trompé par mes yeux traîtres, mais sa veste me paraissait familière. Je me trouvais dans un parc, près d'un étang, quand je la vis. L'herbe était bleue, l'étang était vert et elle était assise sur un banc, détonnant au milieu de toutes ces teintes par la froideur de ses vêtements. Je m'assis à côté d'elle, je regardai par-dessus son épaule. Elle dessinait et retournait à mon regard un sourire gêné. Je ne pouvais que la comprendre : en dix-sept ans d'existence, je ne m'étais jamais senti aussi poussé vers quelqu'un d'autre. Elle avait quelque chose de plus. Elle peignait l'étang et, sur sa toile, il était bleu, de ce bleu dont est teinté le ciel de tout le monde. Sous son crayon, je voyais les canards bruns et les nénuphars verts. Je restais sidéré. Toute ma vie, on avait tout fait pour me faire voir les couleurs, ou pour tenter de me les expliquer. Et je les voyais, sur cette toile, sous la volonté de cette fille assise sur ce banc ! Je ne pouvais plus bouger. Je fixais son crayon, son art, sa volonté de reproduire. Et je devinais le regard apeuré qu'elle me lançait. Elle devait continuer à dessiner. Il le fallait, elle était mon seul moyen de voir le monde, je me sentais démuné. Ma langue se déliait, mon bras se relâchait et passait autour de son épaule, j'osai lui demander : "Peins !" Elle eut un mouvement de recul, qui se répercuta dans mon esprit. Elle allait partir, disparaître ! La fille se leva. Je remarquai du bleu, du vrai bleu sur sa veste, au niveau de l'épaule droite. Mon regard fou la suivait, elle qui ramassait ses affaires, affolée. Je ne savais que faire et je restais assis, impuissant. Elle commença à marcher d'un pas pressé, un "attends" étouffé glissa de mes lèvres. Je me levai, titubant. J'étais sous le choc. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau et, maintenant, elle qui possédait la clef, avait disparu à l'orée du parc, jetant des regards nerveux derrière elle.

Je m'approchais de l'étang. J'y voyais mon reflet. Je me penchais pour y voir mes traits. Mes yeux s'y reflétaient d'un bleu royal.

Je ne me souviens pas de la chute, ni même du froid. Je me souviens d'avoir trouvé cet étang étrangement profond. Je tourbillonne dans ma lente descente, mes poumons se vident de leur oxygène et les couleurs disparaissent dans les profondeurs avec cet air léger. Je me retourne pour voir une dernière fois le ciel. A travers les algues, je distingue une étendue bleue, inconnue. Des taches blanches s'y étirent paresseusement. Puis tout redevient gris.

A la surface, quelques nénuphars flottent paisiblement.

Stéphane Petitmermet (1M14)